

UNE NOCE

DANS

UN VILLAGE DU MACONNAIS

(suite) (1).

V

Un quart d'heure après, comme toute l'assemblée étonnée commentait la promesse de Louise, des cris de joie se firent entendre dans la cour et une jardinière attelée d'un fort cheval vint stationner devant l'orangerie. Louise sortit sur le seuil de la porte et rentra bientôt suivie de quatre hommes qui portaient un piano.

Le père Fontaine s'approcha de la jeune fille et lui adressa des remerciements qu'elle ne voulut pas accepter.

— Je vous ai privé de deux musiciens, lui dit-elle, il est trop juste que je vous en rende deux à leur place.

Oui, deux, répéta Frédéric qui comprit le regard de sa cousine et qui vint se placer auprès d'elle.

— Eh ! bien, que dites-vous de cela, les enfants ? dit le père Fontaine en se tournant vers la troupe des danseurs.

— Voici ce que je dis, répondit Jean-Marie son jeune fils : Vivent les braves riches et les braves cœurs, ils portent la joie et la gaité partout.

Alors ce fut autour du piano comme le bourdonnement

(1) Voir les dernières livraisons de la *Revue du Lyonnais*.

d'un essaim d'abeilles. Enfin satisfaites, les jeunes filles remerciaient Louise à l'envi. Pendant quelques minutes, tout le monde parla dans la salle du bal et personne ne s'entendit ; ce petit désordre, causé par la reconnaissance, ne cessa que lorsque le cri : à table ! à table ! se fit entendre.

Les invités passèrent dans la vaste pièce où était servi un abondant repas. Tous s'assirent à l'exception des vieux parents du marié qui circulèrent autour de l'immense table pour verser à boire, et des amies intimes de la mariée qui, sous le titre de *gassouillardes*, s'occupèrent à servir les mets. Ce titre là est fort envié et se donne d'habitude à de jeunes filles alertes et spirituelles ; elles jettent un bon mot en offrant une assiette, et une petite épigramme en même temps qu'un de ces grands plats de crème frite, qui avec des fruits composent le dessert de ces sortes de festins champêtres.

La plus grande gaieté, et disons-le, la plus parfaite convenance s'allièrent dans ce repas, et Frédéric, loin d'être choqué, comme il le craignait, par les propos demi-plaisants, demi-grossiers d'un dîner de noces, fut tout étonné de sourire le premier des lazzi de Jean-Marie et des *gassouillardes* ; il n'avait guère vu des paysans qu'à l'étude de son père et n'avait pu par conséquent les étudier que par leurs mauvais côtés ; depuis son séjour à Paris, ces hommes laborieux et simples, qui sont le fonds même de la nation, ne lui paraissaient plus que des êtres bornés, bons seulement à cultiver machinalement la terre d'après la routine à eux léguée par leurs parents. Ses pensées ambitieuses l'empêchaient d'ailleurs de regarder dans ces régions infimes, et le poussaient à considérer sans cesse les hauteurs auxquelles il aspirait ; aussi, porté par le hasard dans un milieu différent du sien, se laissait-il charmer un instant par la singularité de ce qu'il voyait, sans cependant abdiquer un seul de ses préjugés ; il s'amusait *quoique* étant avec ces bons Mâconnais et non *parce que* ; il faisait en déro-

geant de sa dignité, un sacrifice à sa cousine et il espérait bien être payé de cette condescendance à ses goûts; puis enfin il prenait volontiers une petite part à la joie générale, car il lui semblait que Louise n'avait pu conclure cette union sans y associer la pensée d'un amour dont la fierté seule semblait retenir l'aveu sur ses lèvres.

Louise, placée à table entre Jean-Marie et Frédéric, répondait gracieusement aux saillies du garçon d'honneur et les expliquait à son cousin; ces plaisanteries avaient toutes trait à quelque coutume du village ou aux particularités du caractère de ceux qu'il raillait. Vers cinq heures cependant, Louise qui n'oubliait pas ses obligations pour la soirée, songea à un moyen qui devait en rendre l'accomplissement plus facile; elle se leva et disparut sans bruit. Frédéric n'osa pas la suivre d'abord, mais voyant que peu à peu les jeunes gens et les gentilles Mâconnaises désertaient la salle sans que la masse des invités parût y faire la moindre attention, il sortit à son tour et chercha sa cousine; elle n'était pas dans la salle du bal, où chuchotaient déjà quelques jeunes filles; il jugea donc qu'elle ne pouvait être que dans le verger dans les allées duquel il s'engagea.

Mais il eut beau parcourir en tous sens ces allées vertes semées d'un gazon plus doux au pied que le sable criant et rêche de nos jardins; il eut beau regarder sous l'ombrage projeté par des pommiers lourds de fruits, près desquels des haricots tordaient leur branches flexibles autour de sarments un peu courbés. La cousine n'était ni assise sur les bancs de mousse naïvement disposés auprès des ruches dont les abeilles puisaient un miel parfumé dans les nectaires de beaux rosiers vieux d'un demi-siècle, ni sous la treille dont les raisins dorés s'étalaient sur des feuilles rougies. Frédéric descendit jusqu'au bas du verger qui descendait jusque vers la Saône et formait sur ses bords une petite prairie. Arrivé à la limite

du pré que marquait une douzaine d'ormes magnifiques, le jeune homme dut renoncer à trouver Louise, car, de la place où il était, il pouvait embrasser du regard presque tout le domaine des Ormoyes : à droite et à gauche, de belles vignes ; derrière la maison, de vastes champs semés de sarrasin après la récolte de blé, et enfin de l'autre côté de la Saône, d'immenses prairies. Frédéric jeta sur cette opulente nature le regard d'un futur propriétaire et se plut à contempler le toit égayé par les rayons du soleil qui descendait vers la colline de Chardonnay. Il restaura par la pensée cette vaste maison délaissée depuis vingt ans, mais dont l'architecture ne manquait pas de caractère ; il éloigna les bâtiments d'exploitation qui tendaient à envahir la cour ; il condamna impitoyablement au feu les pommiers du verger, et jeta, à la place, des plates-bandes, une pelouse et des massifs de fleurs ; il se vit lui-même assis sous ces arbres à côté de Louise embellie par les saintes joies de la maternité ; à leurs pieds, des *babys* roses et frais et il sourit à ce délicieux tableau ; puis.... puis il songea que c'était là de la poésie sans songer que cette poésie-là, il pouvait la réaliser ; il revint à ses idées ambitieuses et se mit à commenter la lettre que son père lui avait écrite en apprenant son voyage à Léontaud ; il reprit une à une toutes les parties du domaine des Ormoyes et en supputa le prix approximatif ; comme un de ses calculs différait de ceux de M. Husson, il prit sa lettre dans son portefeuille et la relut :

« Mon cher Frédéric, lui disait son père dans cette lettre, tu m'écris que tu vas passer deux jours aux Grandières. Je ne puis te répéter à ce sujet que ce que je te dis toutes les fois que nous parlons de ton mariage. C'est une excellente affaire, et puisque, par-dessus le marché, Louise te convient sous tous les rapports, ne néglige rien pour tout conclure au plus

vite. Souviens-toi que c'est de ta cousine que tout dépend ; elle est la tête forte de la famille, car Girard, est encroûté dans ses vieilles idées provinciales au point de ne rien entendre au maniement des capitaux. Rien à Girard de nos projets par conséquent, mais de la confiance avec Louise. C'est une petite commère fine et entendue, elle doit comprendre que la société humaine est une foule où l'on doit tâcher d'arriver au premier rang le plus vite possible, tant pis pour les maladroits qui s'attardent et qui tombent : ils méritent leur sort. Si tu sais lui plaire, elle souscrira facilement à toutes nos idées, car quelque intelligente que soit une femme, c'est toujours par le sentiment qu'on arrive à sa raison ; elle consentira donc à laisser vendre les Ormoyes pour avoir à la place de bons titres qui ne seront sujets ni à la grêle, ni à l'oidium, ni aux fermiers, autant de misères que ne connaissent pas les heureux actionnaires de ces entreprises qui naissent chaque jour. Presse donc ton mariage, M. X*** m'a promis deux cents actions des nouveaux chemins étrangers, et j'ai calculé qu'avec les 130,000 francs que donneront à Louise les Ormoyes et le moulin de Sainte-Marthe, je pourrai faire face aux obligations que j'ai contractées pour ce semestre et vous donner, en nantissement, les actions promises. Tu sais que je travaille à ta fortune, et que pour un homme éloigné d'un grand centre comme je le suis, il y a des moments difficiles à passer ; ce semestre est une de ces époques là, mais ces 130,000 francs me permettront de réaliser un bénéfice dont je veux te faire la surprise. Adieu, cher Frédéric, je te le répète, presse-toi ; gagne Louise à nos projets et dis-lui que je t'aime comme je t'aime ».

Cette lettre rendit Frédéric tout songeur ; son père parlait bien à son aise de tout conclure au plus vite. Vendre les Ormoyes ! Mais il n'avait pas même parlé encore librement avec Louise. Le sentiment qu'il eut du peu d'habileté avec lequel

il s'était conduit depuis son arrivée à Léontaud, le dépita, et ne pouvant s'en prendre à personne, il déchira distraitemment la lettre qu'il tenait dans ses mains, et l'envoya errer en papillons blancs au-dessus des herbes de la prairie.

— Est-ce que vous faisiez des vers, M. Frédéric, dit une voix railleuse qui fit tressaillir le jeune homme, enfoncé qu'il était dans ses réflexions.

— Des vers ! moi ! pourquoi ferais-je de la poésie, répondit-il en reconnaissant dans la personne qui venait ainsi le troubler, M^{me} Girard que Louise suivait de près.

— Je gage que vous veniez de faire un sonnet, reprit Olympe, puis, mécontent de votre inspiration, — ne vous fâchez pas, cela peut arriver aux plus grands poètes, — vous avez détruit votre œuvre. Allez, il n'y a qu'un poète occupé à malmenier sa Muse, qui puisse ne pas entendre venir deux femmes dont les robes de soie s'éraillent à tous les buissons. Vous me regardez ? Nous ne sommes pas des hirondelles, et nous n'avons pas glissé dans l'air, je vous assure, pour arriver jusqu'à vous. Voyons, récitez-moi votre sonnet, nous serons peut-être moins sévères que vous.

— Vous êtes indiscrete, Olympe, dit Louise ; Frédéric, ne répondez pas à cette curieuse.

— Mais, Louise, répliqua M^{me} Girard avec une intention malicieuse, il n'y a jamais d'indiscrétion à demander d'entendre des vers, et que veux-tu que lise ou écrive un jeune homme sentimentalement caché sous des arbres, si ce n'est de la poésie ?

— Il ne lisait pas, il déchirait. D'ailleurs que vous importe, Olympe. Ah ! quel excellent juge d'instruction vous feriez ! Voilà, sans preuves, Frédéric soupçonné et convaincu d'avoir commis un sonnet. Pauvre Frédéric !

— Vous trouvez que ceci ne me regarde pas, dit Olympe piquée, mais il est des personnes auxquelles il importe plus

qu'à moi de savoir tout ce qui intéresse M. Frédéric, et ces personnes-là font les discrètes par orgueil, comme je fais la curieuse par plaisanterie.

— En vérité, Louise, dit Frédéric, vous vous inquiétez de ce que je lisais là ?

— Moi ! pas du tout, répondit-elle gaiement.

— Alors cela vous est tout à fait indifférent, répliqua-t-il avec un singulier dépit.

— Donnez-moi le bras, Frédéric, et allons ouvrir le bal, dit Louise en riant tout-à-fait, car vous me faites des questions si singulières que je ne sais comment y répondre.

Puis elle ajouta en marchant vers les Ormoyes : Je viens vous chercher pour venir avec moi à l'orchestre ; je suis allée recruter Olympe afin que nous puissions danser à notre tour, elle s'est fait un peu prier, mais elle a fini par céder.

— M'en voulez-vous toujours ?

— De quoi, cette fois ?

— Olympe ne m'a-t-elle pas fait un crime de cette lettre de mon père déchirée ?

— Un crime, non elle n'en a fait qu'un sonnet. Vous déchirez donc les lettres de votre père ? c'est peu respectueux, Frédéric. Mais pour quelle maussade fille me prenez-vous que vous me supposiez toujours en colère ? il est si triste d'avoir à blâmer celui.....

— Quoi, vous n'achevez pas, dit-il tendrement ?

— Si, Frédéric, celui qu'on aime, dit-elle toute rougissante et avec une charmante dignité dans son émotion même.

VI.

Revenus dans la salle de bal sans s'inquiéter d'Olympe, Frédéric et Louise s'installèrent au piano où ils jouèrent à quatre mains toute une série de quadrilles, de polkas, de ma-

zurkas et de valse sans laisser l'ardeur des danseurs. Au bout de deux heures environ, Louise s'informa de sa belle-sœur, mais personne ne l'avait vue, seul un vieillard assura avoir aperçu M^{me} Girard dans la petite prairie d'où elle avait gagné les Grandières par le bord de l'eau.

— Elle nous boude un peu, dit Louise tout bas à son cousin, elle nous punit des légères observations que je lui ai faites, en nous empêchant de danser. Sa petite malice tombe assez juste, cette fois, qu'en dites-vous ?

— Je dis que je la remercie au lieu de lui en vouloir, répondit Frédéric, car elle me permet de passer cette soirée seul avec vous. J'oublie tout ce monde qui danse là-bas, et il y a un instant, en jouant cette vieille et toujours belle *Rosita* je me sentais parfaitement heureux, presque aussi heureux qu'au jardin où je n'ai rien su vous dire, tandis que l'harmonie de cette valse me semblait répondre, avec ses notes émues et profondes, à la mélodie charmante que vous laissez tomber de vos doigts.

— Vous ne m'écoutez pas, Frédéric, je dis que nous ne pouvons plus jouer tous les deux sous peine d'être fatigués dans une heure. Il faut donc que nous tenions le piano alternativement ; sans cette précaution, nous serions las tous les deux au moment où le bal serait le plus animé.

— Vous voulez me quitter ? vous avez donc un bien grand désir de danser ?

— Non, et la preuve c'est que je vais vous jouer un beau quadrille que vous danserez avec la mariée.

— Il est trop juste que je danse avec elle, mais ce sera plus tard, je reste au piano le premier.

Après une petite lutte amicale, Frédéric resta et Louise alla se mêler à la danse avec plus de plaisir peut-être, avec plus d'abandon à coup sûr qu'elle ne l'eût fait ailleurs. Tout dans notre siècle tend si bien à niveler les mœurs et les cou-

tumes, que la danse des villages est celle des salons et que la robe et les diamants font seuls la différence. Quelques personnes ajouteraient peut-être, et l'éducation; mais il est prouvé aux gens qui ont vécu dans toutes les sphères sociales qu'il y a au village une politesse dont on s'écarte bien rarement, et dans la bonne compagnie, des convenances contre lesquelles on pèche trop souvent.

Quand Louise vint remplacer Frédéric, le jeune homme, après avoir fait danser la mariée, revint doucement à quelques pas du piano et se plut à admirer sa cousine. La physionomie de la jeune fille qui respirait d'habitude le calme recueilli d'une âme sérieuse, calme rendu piquant par le jet spirituel du regard, lui sembla changée. Était-ce l'effet de cette douce soirée de septembre? Était-ce l'impression produite sur elle par la valse qu'elle jouait, valse inconnue à Frédéric, valse rêveuse où chantaient les mystérieuses poésies de la jeunesse et de l'amour? La figure de Louise semblait nager dans une sorte de vapeur lumineuse tant ses traits étaient transfigurés par une émotion encore non éprouvée; son front que baignaient d'une blanche lueur les bougies du piano, avait perdu sa sérénité, on y voyait passer, comme ces nuages changeants qui obscurcissent un ciel d'été, des pensées indécises et troublées; ses yeux si vifs voilaient leur éclat d'une mélancolique langueur; sa bouche où riait souvent la facile gaité d'une âme maîtresse d'elle-même, frémissait à quelques accents profonds de la valse qui emportait au souffle de sa mélodie des couples moins enivrés que ne l'était Frédéric dans son absorbante contemplation. Louise semblait caresser une pensée d'amour dans cette mélodie enchanteresse et s'y oublier tout entière.

S. BLANDY.

(La suite au prochain n°).